

Bulletin d'histoire politique

Amédée Papineau, un Fils de la Liberté

Georges Aubin



Volume 7, numéro 2, hiver 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060325ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060325ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Aubin, G. (1999). Amédée Papineau, un Fils de la Liberté. *Bulletin d'histoire politique*, 7(2), 114–122. <https://doi.org/10.7202/1060325ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Amédée Papineau, un Fils de la Liberté



Georges Aubin
chercheur en histoire des Patriotes

Le *Bulletin* reproduit ici des extraits de l'introduction au «Journal d'un Fils de la Liberté» d'Amédée Papineau, paru en novembre 1998 aux Éditions du Septentrion.

Amédée Papineau est fils aîné de Louis-Joseph Papineau et de Julie Bruneau. Il naît en 1819, à Montréal, rue Bonsecours. Son père est déjà président de la Chambre d'assemblée, un habile défenseur des droits du peuple contre le gouverneur Dalhousie et son oligarchie, pendant que le jeune Amédée joue avec les gamins de son âge en face de la chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours, près de la maison Du Calvet. Or, un jour, le gouverneur refuse de reconnaître le choix de Papineau comme «orateur» par la Chambre, et il proroge la session. Dans la maison de la rue Bonsecours, les Viger, Théophile Bruneau et plusieurs invités dénoncent l'abus flagrant de Dalhousie, le traitent de tyran, bref, le gouverneur apparaît comme un sombre vilain aux yeux du jeune Amédée qui s'écrie, pour prendre la défense de son père: «Si Dalhousie était ici, je le tuerais». Il ajoutera plus tard dans son journal que, tout jeune, il a haï les tyrans.

Après des études élémentaires auprès du révérend Esson, un pasteur presbytérien de la rue Saint-Paul, et d'une demoiselle Waller, il entre au séminaire des sulpiciens. Adolescent gâté, il regimbe sous la discipline de fer et la nourriture frugale qu'on lui impose, régime obligatoire pour tous. Mais il se nourrit l'esprit en lisant en cachette, le plus souvent dans les «privés», *La Minerve* ou le *Vindicator*, les deux seuls journaux qui appuient le Parti patriote. Après plusieurs années d'études, refusant la fêrule qu'on veut lui administrer pour une peccadille, il quitte le séminaire de Saint-Sulpice sur un coup de tête, comme son père avait fait, et va finir sa philosophie au collège de Saint-Hyacinthe, «beaucoup mieux conduit par messieurs Prince, Raymond et Desaulniers, que celui de Montréal». Voulant s'initier graduellement au droit, il apporte avec lui le *Traité sur les lois civiles du Bas-Canada* qu'il avoue n'avoir pas seulement eu le temps d'ouvrir pendant ses années de philosophie.

Puis c'est la cléricature, à Montréal, auprès de son oncle Philippe Bruneau, avocat, et de Zéphirin-Joseph Trudeau, notaire, un cousin de son père. Il plonge

avec plus ou moins d'enthousiasme dans ces études arides, car» l'écriture et la politique l'attirent davantage. Dans *Le Glaneur*, journal publié à Saint-Charles-sur-Richelieu, il fait paraître une nouvelle intitulée «Caroline, ou le château Bigot¹», écrite en 1834, inspirée d'une visite aux ruines de ce château, en compagnie de son père et de John Neilson. Cette idée d'écrire reviendra comme un leitmotiv à la fin de sa vie, quand il entreprendra la rédaction de ses *Mémoires*, empruntant de longs extraits à son journal personnel qu'il a d'ailleurs écrit dans ce but.

L'année 1834, c'est aussi celle des *Quatre-vingt-douze résolutions* qui contiennent l'énoncé des principaux griefs de l'Assemblée du Bas-Canada contre la tyrannie de l'oligarchie. Le pays est en effervescence. La maison de la rue Bonsecours est attaquée par une bande de tories. Un soir, le Dr Robert Nelson entre en catastrophe chez Louis-Joseph Papineau et le supplie de s'enfuir avec sa famille, car les ennemis arriveront bientôt pour le tuer. La mère et les enfants s'enfuient en face, chez Jacques Viger; Papineau, lui, refuse de partir et veut faire face aux agitateurs. Amédée fera de même. Il court chercher un pistolet et attend derrière la porte d'entrée, pendant que les manifestants lancent des pierres dans les vitres de la maison et frappent à coups redoublés dans la porte.

«Comme moyen de concentrer les forces et la puissance», le jeune Amédée met aussitôt sur pied une sorte d'organisation qu'il appelle «sociétés littéraires», où l'on discute de philosophie, d'art et de sciences. Mais ces sociétés devront servir de masques à «batteries patriotiques». C'est le début de l'association des Fils de la Liberté. Il en trouve lui-même le nom, s'inspirant des *Sons of Liberty* de l'indépendance américaine, dont il avait dévoré l'histoire à 13 ans. Font partie de cette association l'avocat André Ouimet, Jean-Louis Beaudry, futur maire de Montréal, Joseph Roy, marchand, l'honorable Debartzch et plusieurs autres patriotes.

Quand arrivent l'année 1837 et l'assemblée de Saint-Charles, qui réunit plusieurs milliers de citoyens, pour protester contre le rejet des *Quatre-vingt-douze résolutions* par Londres, Amédée Papineau a 18 ans. Il est parmi les premiers spectateurs au pied de l'estrade, à côté du capitaine Jalbert, à écouter les orateurs et à manifester bruyamment son enthousiasme. Il écrira plus tard à propos de cet importante assemblée à Saint-Charles: «Nous rêvions bien tous, alors, à l'indépendance prochaine de la patrie, à son entrée glorieuse parmi les nations viriles et libres²». Mais il n'est pas à Saint-Denis, le jour de la victoire des patriotes; pendant le massacre du 25 novembre à Saint-Charles, il est depuis un certain temps tapi au fond d'une cave dans le manoir Dessaulles, chez sa tante, à Saint-Hyacinthe. Enfin, la peur d'être arrêté le pousse à fuir vers la frontière américaine. Grâce à la complicité de sa tante et de l'abbé Prince, il prend le nom de Joseph Parent, étudiant au séminaire de Québec qui s'en va «apprendre l'anglais» aux États-Unis; il voyage par Nicolet, Sherbrooke et atteint finalement la frontière à Stanstead-Derby sans être arrêté.

En terre de liberté, il retrouve son père et un grand nombre de patriotes qui s'y sont réfugiés. Il s'installe à Saratoga, près d'Albany, où la famille Porter, amie des Papineau depuis longtemps, les accueille, lui et son père. Bientôt Mme. Papineau les rejoint avec les autres enfants.

Voulant participer à la seconde insurrection qui se prépare, il en est dissuadé par ses parents qui le rassoient devant des études de droit auprès du juge Cowen, de l'avocat Ellsworth et du chancelier Walworth. Il suit cependant de très près les moindres péripéties de cette insurrection, dans le Haut et le Bas-Canada, par sa correspondance et par la lecture de tous les journaux qu'il peut se procurer. Il en alimente son journal quotidiennement, colligeant ainsi pour nous une mine de renseignements sur ces événements qui, autrement, auraient été perdus.

Au risque d'être arrêté et emprisonné, il fait un «pèlerinage en Canada» en 1840, pour retrouver les lieux des combats de l'insurrection de 1837. Il visite Saint-Eustache et Saint-Benoît, où il rencontre la veuve de Chénier; à Saint-Charles et à Saint-Denis, il s'arrête pour cueillir des vestiges dans les décombres des maisons; il interroge les témoins, dessine des plans. L'idée de «pèlerinage» pour Amédée Papineau est synonyme de retour aux sources. Bien plus tard, en juillet 1896, il en fera un autre, à Stanstead, village voisin de la frontière américaine, là où il avait pu traverser vers la liberté, en décembre 1837.

Après son mariage à Saratoga avec Marie Westcott, en 1846, Amédée accède au monde des adultes. Finies les parties de chasse aux tourtes et les excursions sur les sites historiques du fort William Henry (lac George), et du fort Carillon à Ticonderoga, qui rappellent les brillantes victoires de Montcalm sur l'armée britannique. Il quitte définitivement les États-Unis et revient vivre à Montréal. C'est là qu'il fonde la Société des amis, qui a pour but «le développement intellectuel et moral de ses membres; puis celui des masses populaires, et, par conséquence inévitable, quoique lente et graduée, le développement intellectuel et moral, social et politique de toute la nation³». La *Revue canadienne* commence à publier une analyse d'un livre d'économie politique, celui de Jean-Baptiste Say, qu'il tient en très haute estime. Guidés par cette étude, certains collègues, comme celui de Saint-Hyacinthe, entreprennent alors leurs premiers cours d'économie politique aux élèves. La Société des amis évolue vers l'Institut canadien. En 1848, le jeune Papineau expose pour la première fois, devant l'auditoire de cet institut, sa pensée sur la «civilisation». Selon lui, la civilisation conduit le monde, par les relations internationales, à «une espèce d'unité universelle» et, «dans la grande unité américaine qui embrasse ce continent, il y aura unité de langage, ce langage sera celui de la majorité, celui des Anglo-Saxons⁴».

En fils aîné, Amédée Papineau jouit de l'admiration des autres; son père aussi le tient en très haute estime. Lors de la construction du manoir à Montebello, Louis-Joseph lui écrit presque quotidiennement à Montréal, et il

l'implique de toutes les manières dans les différentes étapes des opérations, lui demandant des conseils, le chargeant de commissions, attendant ses avis, qu'il ne suit pas toujours, mais qu'importe, on sent une communauté d'idées et de sentiments qui s'installe entre le grand homme et ce Fils de la Liberté.

Amédée Papineau fait partie de l'Institut canadien. Cet organisme, comme la Société des amis, se veut à la fine pointe des développements scientifiques et littéraires; les deux moyens d'y parvenir sont de mettre sur pied une bibliothèque moderne et de présenter des conférences. L'Institut regroupera ainsi la plupart des intellectuels de Montréal. Dès la naissance de l'Institut, un objectif à réaliser se dessine à l'horizon: ériger un monument aux victimes de 1837-1838. Après plusieurs années de préparation et de nombreuses réunions, ce projet aboutira à la création du monument aux Patriotes, au cimetière de la Côte-des-Neiges.

Le Canada entre à peine dans la Confédération quand éclate l'affaire Guibord. L'Église catholique d'Ignace Bourget voyait d'un mauvais œil un lieu de rassemblement comme l'Institut canadien où l'on débattait des affaires religieuses et scientifiques, où l'on avait accès aux journaux et aux livres. Sombre époque où l'expression de la libre-pensée est perçue comme une menace à l'ordre établi! Aussi, l'Institut canadien voit son effectif diminuer d'année en année; il est condamné par Rome et ceux qui s'acharnent à en faire partie sont excommuniés. Or, Joseph Guibord, membre de l'organisme, meurt peu de temps après le prononcé de l'anathème contre l'Institut, et on lui refuse une place au cimetière catholique de la Côte-des-Neiges. Après de longs procès, qui durent près de six ans, Guibord, mort en 1869, est définitivement inhumé en 1875. Cette période de notre histoire religieuse est dénoncée par Amédée Papineau comme le comble du fanatisme et de l'intégrisme. Ce Fils de la Liberté s'est toujours élevé contre le clergé de Montréal qui refusa la sépulture ecclésiastique aux patriotes morts au combat; il dénonce de même le rôle de l'Église dans l'affaire Guibord. Mais, toute cette canaillerie de procès et de mise à l'index de l'Institut le dégoûte au plus haut point, et il fuit vers l'Europe en mai 1870 pour n'en revenir qu'à l'été suivant. Pendant la guerre franco-prussienne, il voyage en compagnie de sa femme et de ses trois enfants: Ella, Louis-Joseph et Marie-Louise. Il passe en Angleterre, en France, en Allemagne, s'arrêtant à Vienne pour des achats de «velours et de façons» pour Marie; à la Scala de Milan, il assiste à l'opéra *Il Trovatore*; à Florence, ce sera au tour de Marie-Louise de se faire payer soies et dentelles. Tous ces comptes sont tenus méthodiquement, écrits en caractères microscopiques dans un journal de 1870-1871.

Quelques jours avant la mort de Louis-Joseph Papineau, en septembre 1871, son fils, tout juste revenu d'Europe, prend en main les derniers moments du grand homme et veille à ce que ses ultimes volontés soient respectées. Appelé par un télégramme, il accourt à son chevet, au manoir. Le curé Médard Bourassa vient d'en sortir, ébranlé par les mots du tribun: «Monsieur le curé, je me passe

de la religion révélée depuis l'âge de dix-neuf ans, et je n'en ai pas besoin pour mourir». La nuit de sa mort, des notables de la paroisse défilent devant sa dépouille; quelques-uns commencent à réciter le chapelet quand surgit Amédée dans la pièce en leur disant: «Je ne veux pas de ces simagrées ici⁵».

Les bonnes âmes diront ensuite que Papineau s'est fait enterrer «comme un chien». Plusieurs curés enfourchent cette monture et tonnent en chaire contre l'impiété et l'indifférence en matière de religion. Pourtant, Louis-Joseph Papineau ne fut pas le seul à quitter le monde avec sa seule conscience, comme il avait vécu, «en philosophe, en homme possédant toutes les vertus publiques et privées», comme l'écrit Amédée; on connaît aussi, en 1854, le cas du seigneur Boucher de Boucherville; et, à Montréal, celui d'un certain F.-X. Beaudry, appelé «Beaudry le chien» parce qu'il ne fréquentait pas tellement les offices religieux. Mais F.-X. Beaudry, âgé de 75 ans, fin renard, décède en mars 1885 après avoir fait venir un prêtre pour se confesser et recevoir l'extrême-onction. «Cet homme, écrit Amédée Papineau, qui accumula un million par ses locations à des bordels, se confesse en mourant, se fait huiler par les prêtres, et leur donne par son testament 250000 \$. En conséquence, il lui est chanté à Notre-Dame le service le plus somptueux qui s'y soit jamais vu. Toutes les cloches sonnont, tout le temple drapé de noir, des centaines de cierges ardents, un catafalque monté à 20 pieds de hauteur vers le ciel, quatre chevaux pour traîner son corbillard, 15000 spectateurs dans les rues, malgré une pluie battante⁶». On dit parfois que Louis-Joseph Papineau et son fils Amédée étaient des anticléricaux. Erreur: ils étaient contre l'ignorance et la bêtise. Quel contraste entre les funérailles de Beaudry et celles de Louis-Joseph Papineau! Après une oraison funèbre par A. Dorion et T.-S. Brown, une cérémonie intime empreinte du respect des volontés du disparu, le corps est déposé dans le caveau de la chapelle funéraire, près du manoir, à Montebello. Le curé Bourassa écrit à son évêque: «La sépulture du grand homme a été solennellement pitoyable: avec les amis de Montréal et les porteurs du corps, sa suite ne dépassait pas le nombre de cinquante personnes⁷».

Une deuxième vie s'annonce pour Amédée Papineau, lorsqu'il prend sa retraite du protonotariat en 1875. Cohéritier du manoir de Montebello, il possède en outre une jolie fortune en rentes qui fait l'envie de plus d'un. Dès janvier 1876, il quitte le pays pour l'Europe, où il retrouve Marie à Paris. Il se met alors à voyager de par le continent avec sa femme, son fils Louis-Joseph, sa fille Marie-Louise, et une servante. Pendant cinq ans, sauf quelques retours brefs à Montréal et à Montebello, il parcourt l'Europe du nord au sud: la France, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Scandinavie; l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la Suisse. Une partie d'un hiver à Alger; l'hiver suivant, à Malte. Il en revient avec des caisses pleines de souvenirs et il devra construire un petit musée à côté du manoir pour les y exposer. Cet homme a vraiment le culte des

ancêtres: en France, il retrouve le lieu d'origine de la famille Papineau, à *La Papinière*, commune de Montigny, dans le département des Deux-Sèvres. Il y arrive un Vendredi saint, en avril 1878, alors que le curé Grellier est absent. Ce curé écrira plus tard, en parlant de son visiteur: «Il a cueilli quelques touffes d'arbustes, m'a-t-on dit, pour emporter à sa dame comme souvenir de son passage dans l'endroit où serait né son trisaïeul, il y a deux cents et quelques années⁸». Une autre visite s'impose: retrouver à Lyon le tombeau de son pauvre frère, le Dr Lactance Papineau, mort en 1862 à l'asile des hospitaliers de Saint-Vincent. Deux fois, en 1877, Amédée fait ce «pèlerinage» au cimetière de La Guillotière. En mai, il «contemple, fasciné, cette chapelle de Notre-Dame de Fourvière et ce long hospice de l'Antiquaille où [son] malheureux frère Lactance eut à languir pendant cinq ou six ans, avant d'être recueilli dans un monde où il faut espérer justice et miséricorde plus qu'en ce triste passage terrestre! Quels mystères dans les sorts variés des pauvres humains!» Puis, en septembre, il note: «La grille en fer est posée. J'y fais tailler sous mes yeux les branches inférieures de l'orme, et planter un lierre».

C'est au cours de ce voyage qu'il prend la décision de se faire incinérer après sa mort. Il note dans son journal: «Il y a maintenant des fourneaux à crémation à Milan, à Gotha, à Londres. Je dresse comme testament en conséquence, désirant que mon corps mort soit brûlé et les cendres recueillies comme au temps de mes ancêtres les anciens Romains. C'est une grande restauration hygiénique⁹». Il est alors à Toulouse, et il s'empresse d'envoyer un testament olographe à sa femme, à Paris. À Toulouse, il visite la Place de Salin qui fut souillée par les autodafés de l'Inquisition, «pour satisfaire le fanatisme catholique». Et il ajoute: «Moi qui ai toujours sympathisé avec les faibles et les persécutés, qui étais catholique aux États-Unis en 1838-40, lorsque les papistes étaient encore méprisés et humbles (ils sont devenus depuis riches, arrogants, et empiétant sur les libertés du pays), je m'empresse d'adorer Dieu en compagnie des descendants des Albigeois¹⁰».

Revenu au manoir en 1881, il vivra plusieurs années encore. Époque de solitude et d'écriture; il commence à rédiger des mémoires, en recopiant de longues pages de son journal de 1838-1855. Il fait une introduction à ces mémoires, qu'on pourrait appeler *Souvenirs de jeunesse*¹¹, et qui sont d'un charme plein de talent, écrits presque sans ratures. Pour perpétuer la mémoire de son cher père, il dépose à la bibliothèque Astor de New York le discours que Louis-Joseph Papineau prononça devant l'Institut canadien, le 17 décembre 1867, et qui constitue en quelque sorte son testament politique; il note dans son journal: «J'en enverrai des exemplaires à toutes les bibliothèques publiques des États-Unis¹²». Il écrit au poète Louis Fréchette un témoignage de reconnaissance parce qu'il vient d'immortaliser dans ses vers cinq patriotes de Saint-Michel de Bellechasse qui, en 1775, ont été excommuniés pour avoir résisté au joug anglais et voulu répondre à l'appel de Franklin et de La Fayette.

En 1891, quelques jours avant la fête de la Saint-Jean-Baptiste, il y a une grande démonstration patriotique au cimetière de la Côte-des-Neiges, au cours de laquelle on devait déposer en terre les cendres de Jean-Olivier Chénier, le héros de la bataille de Saint-Eustache. Une foule d'environ 50000 personnes s'y rend. Des discours y sont prononcés avec éloquence: ceux d'Honoré Beaugrand, du juge Charland, du Dr Marcil, de Laurent-Olivier David, et finalement d'Amédée Papineau, président de l'Institut canadien. Ce dernier déclare: «Je ne regrette rien de ce que j'ai fait dans le passé. Il ne faut pas fausser l'histoire: les patriotes de 37-38 n'étaient pas des rebelles, c'est l'autorité, c'est l'oligarchie, c'est la bureaucratie qui était en révolte¹³». L'orateur passe ensuite en revue les événements de notre histoire et, dit le journaliste, «il a parlé avec beaucoup de chaleur». On voit par ce discours que l'appellation de «Fils de la Liberté» allait encore aussi bien au vieil Amédée qu'au jeune membre de l'Association de 1837. Aux fêtes de la Saint-Jean-Baptiste, il hisse habituellement sur la plate-forme du manoir le drapeau des patriotes, aux bandes horizontales vert-blanc-rouge; le 14 juillet, il hisse le drapeau de la France; le 4 juillet, celui des États-Unis. Surprenant tout le monde, à la mort de la reine Victoria, le manoir arbore même le drapeau anglais en berne. Amédée considérait que cette grande dame avait été une bonne reine. S'il en avait contre la monarchie, il n'en avait pas contre tous les monarques. C'est ce qui distingue les beaux esprits des flagorneurs.

En 1893, il fait un voyage à New York avec Honoré Mercier, ex-premier ministre, J.-E. Robidoux, ex-procureur général, Charles Langelier, ex-secrétaire de la province, et Joseph-X. Perrault, ex-membre du Parlement d'Ottawa, dans le but évident de vendre l'annexion aux Américains¹⁴. Amédée Papineau croira jusqu'à la fin de sa vie aux bienfaits de l'annexion aux États-Unis, puisque le Canada ne peut s'acheminer vers son indépendance.

Amédée Papineau commence à rédiger son journal pendant son exil aux États-Unis, bien qu'il ait pris auparavant quelques notes très brèves sur les principaux événements de l'insurrection.

Le Journal d'un Fils de la Liberté reproduit les sept livres du journal d'Amédée Papineau: à partir de l'insurrection de 1837 jusqu'à l'automne de 1855. Cette période de sa vie nous montre un jeune Papineau imbu d'indépendance, qui aimerait bien voir son pays libéré du joug anglais. Au cours de son apprentissage d'étudiant en droit, à Saratoga, entre les moments où il collectionne tous les articles de journaux qui traitent de politique, il a le temps de rêver sur le lac Horicon, de faire la chasse aux tourtes et de visiter les sites historiques des environs. Ce sens de l'histoire, ce goût de conserver le passé, de l'expliquer, il l'a acquis certes dès l'enfance, mais il le conservera et le développera toute sa vie. L'idée d'indépendance aussi. Il lit à la famille Brousseau, réfugiée à Saratoga, la fable de Guillaume Tell, héros de l'indépendance suisse; dans le port de New York, il remarque le nom de Marcos Botzaris, héros de l'indépendance grecque,

et il se demande quand viendra l'indépendance du Canada. À 18 ans, il avait déjà lu Walter Scott et Chateaubriand; toute sa vie d'exil sera parsemée de lectures nombreuses, qui touchent des sujets variés: des grands auteurs américains de son temps, Cooper, Washington Irving, aux récits de voyages, en passant par les traités d'économie politique.

Revenu à Montréal, l'auteur du *Journal d'un Fils de la Liberté* donne dans le mondain. Sa fonction de protonotaire et ses origines le hissent au rang des «gens bien». Les livres cinq à sept pourraient s'appeler: «Journal d'un bourgeois de Montréal au XIX^e siècle». Visites et carnivals, quantité de lettres envoyées et reçues, fêtes interminables, bals, opéras, concerts, courbettes, baise-main, bons mots qu'on répète, cancons mondains, maladies-refuges, serviteurs qu'on chasse et qu'on remplace. Le journal d'Amédée nous promène agréablement dans ce monde, sans nous lasser. Puis, tout à coup, entre les quotidiens qui se répètent, il nous fait vivre des moments intenses: une excursion au lac Papineau, dans le nord de la seigneurie, au milieu de la nature sauvage; la naissance de sa fille aînée, la mort de son fils, les deux vécues avec des déchirements violents; la horde des tories incendiaires qui se ruent sur le Parlement, en 1849, et un gouverneur Elgin fuyant en carrosse vers la montagne, pour échapper à la canaille; l'exhumation et le transport de la dépouille de son grand-père vers la chapelle funéraire de Montebello.

C'est la troisième fois qu'on s'attaque à la publication du *Journal d'Amédée Papineau*. *La Presse*, en 1924, et un autre éditeur, dans les années 1970, ne sont cependant pas allés au-delà des trois premiers livres. Nous livrons donc aujourd'hui, pour la première fois, le texte intégral des sept livres de ce journal écrit entre 1838 et 1855.

Ce journal ouvre une fenêtre sur la vie d'un jeune intellectuel au milieu du XIX^e siècle.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Voir *Le Glaneur*, juillet 1837. Le texte fut repris dans *Le Répertoire national* et, tout récemment, dans *Le Devoir* du 25 juillet 1998.
2. *La Presse*, 16 décembre 1895.
3. *La Revue canadienne*, 25 février 1845.
4. *La Revue canadienne*, 2 mai 1848.
5. Rapporté dans *La Minerve*, 15 janvier 1894.
6. Journal d'Amédée Papineau, 25 mars 1885, ANQ-Q, Fonds Papineau-Bourassa, P 417/7-8-9.
7. Lettre de Médard Bourassa à Mgr Guigues, Montebello, 5 octobre 1871, correspondance de la paroisse de Notre-Dame-de-Bonsecours de Montebello, archives du diocèse de Gatineau-Hull.

8. Lettre de Grellier, curé de Montigny, diocèse de Poitiers, à Mgr [de Montréal?], 1er mai 1878, ANQ-Q, *Fonds Papineau-Bourassa*, P 417/8.
9. Journal d'Amédée Papineau, 3 janvier 1879.
10. Journal d'Amédée Papineau, 19 octobre 1878.
11. Amédée Papineau, *Souvenirs de jeunesse, 1822-1837*, parus en août 1998 aux Éditions du Septentrion.
12. Journal d'Amédée Papineau, janvier 1881. Pour le discours de 1867, voir Louis-Joseph Papineau, *Un demi-siècle de combats, interventions publiques*, choix de textes et présentation par Yvan Lamonde et Claude Larin, Fides, 1998.
13. *La Patrie*, 22 juin 1891.
14. Voir *The Sun*, New York, 8 avril 1893.